CARACTÈRES

Avant que les oiseaux nous quittent

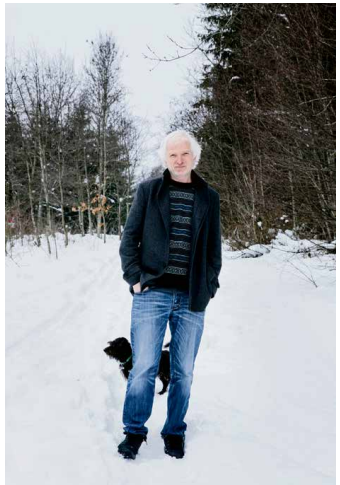
Il y a eu les abeilles. Et maintenant les oiseaux. Le moment où l'on prend intimement conscience que le monde que l'on a connu, issu de la révolution industrielle, ne sera bientôt plus; que ce monde avec lequel on a grandi et avec lequel on s'est projeté a en fait déjà disparu, que l'on se sentira en exil sans avoir bougé de chez soi tant le paysage et les saisons auront été transformés, ce sentiment donc est personnel à chacun. Difficile de parler vacances aujourd'hui sans aborder la question de l'avion: peut-on encore en prendre? Le simple fait de poser la question, c'est déjà y répondre. Pour beaucoup, le moment de bascule se joue là. Ne vaut-il pas mieux laisser le ciel aux oiseaux avant qu'il n'y en ait plus?

Dans cette prise de conscience, les écrivains, les poètes ont un rôle éminent à jouer. Pour au moins deux raisons. Tout d'abord parce que la littérature permet de marier les mondes, de les remarier en fait tant ils ont été longtemps unis, celui de la connaissance et celui de la création. Jean Prod'hom ne fait pas autre chose dans *Novembre* lorsqu'il marche à travers le Seeland, cette région aux trois lacs (*lire ci-contre*). Il circule dans le paysage, sur la piste, entre autres, du chardonneret, pour s'éveiller à toutes les formes du vivant. Et pour, par la fluidité que permet l'écriture, tresser ensemble poésie, écologie, éthique, ingénierie, histoire. Pour faire littérature de ce tressage même. Façon de dire aussi qu'écrire, c'est se mettre en jeu tout entier au présent.

L'autre impulsion des poètes pour sortir de l'ornière mortifère où roule le monde, c'est leur capacité à se décentrer, à entrer en état de communication, d'attention avec ces autres vivants que sont les animaux. Dans le dossier «Vivre dans un monde abîmé» de la revue *Critique* de ce mois, Marielle Macé signe «Comment les oiseaux se sont tus». Elle évoque les écrivains comme Dominique Meens, qui depuis vingt-cinq ans tend l'oreille à la langue des oiseaux (*Ornithologie du promeneur, Mes langues ailées*). Ou comme Jean-Christophe Bailly qui, dans *Le parti pris des animaux*, écoute l'éloquent silence, ce langage muet des animaux. Ce faisant, tous ces auteurs aspirent à élargir notre façon d'être au monde et de dialoguer avec lui, voire, et surtout, notre façon de penser. Et Marielle Macé de conclure: «C'est en poème que s'énoncera le chant de ce parlement élargi que notre époque réclame, un parlement élargi aux vivants de toutes sortes, et aux non-vivants, et à des êtres qu'on ne sait pas encore nommer.»

PAR LISBETH KOUTCHOUMOFF ARMAN
@LKoutchoumoff

PAR LES CHEMINS AVEC JEAN PROD'HOM



Jean Prod'hom au centre, devant chez lui au Riau, dans le Haut-Jorat, avec Oscar le chien, aux aguets. Lausanne est à une petite demi-heure. Depuis la maison, la forêt se devine. *(CARINE ROTH POUR LE TEMPS)*

PAR LISBETH KOUTCHOUMOFF ARMAN
@LKoutchoumoff

Dans «Novembre», suivant les cours d'eau, l'écrivain propose une déambulation à travers la région des Trois-Lacs qui est aussi une méditation sur la façon d'habiter le monde et de le quitter

C'est un livre qui donne envie d'aller marcher autour de chez soi, d'ouvrir les yeux, d'écouter, de goûter aux jours, qu'il fasse beau ou qu'il ne fasse pas beau. Sans tambour ni trompette, *Novembre*, de Jean Prod'hom, invite à se sentir vivant parmi les vivants, humains et animaux, sur une planète elle aussi la plus vivante possible. Récit de dix jours de marche du Jorat à Bienne, ample et superbe déambulation dans la région des Trois-Lacs, projet littéraire et projet existentiel, *Novembre* est un livre placé au cœur et au niveau de la vie telle qu'elle passe.

Deux événements lancent Jean Prod'hom sur la route. Sa mise à la retraite après une vie de travail qui le place d'un coup face à ce temps enfin disponible. Dans le prologue, il évoque ce moment de bascule: «Quelques jours me suffirent pour prendre conscience que ce que j'avais vécu – depuis le jour, où enfant j'étais entré dans l'école de mon quartier, à celui où je quittai le collège dans lequel j'avais enseigné pendant plus de trente ans – tenait en réalité dans le creux de la main. […] Le détail de ce qui s'était succédé dans mon existence professionnelle s'estompa, il ne m'en resta bientôt presque rien.»

Le «presque» qui reste, comme sous l'effet d'une décantation, a la force d'un élan: «J'eus alors le sentiment étrange qu'une vie – ou ce qui subsiste lorsqu'on en retire les bavardages et les convenances – se résumait à une seule phrase. Et cette phrase commencée par le «oui» de l'enfant que je fus, je souhaitais la reprendre en l'état où je l'avais laissée, et la prolonger aussi longtemps que mes forces me le permettraient.»

A l'autre pôle, l'autre événement déclencheur, et qui va façonner le récit, est l'annonce de la mort prochaine d'un ami âgé, S., auquel l'écrivain rend régulièrement visite dans la maison de retraite où il réside. S. lui demande de ne pas rester à ses côtés, de le laisser seul, dans le silence de sa chambre et du jardin. Jean Prod'hom se met alors en marche dans l'idée de saluer ce monde que l'ami s'apprête à quitter. «À moi de veiller S. d'une veille qui ne l'encombre pas». Tout au long du parcours, en pensée, l'image de S. allongé dans son lit face à la fenêtre de sa chambre grande ouverte, s'invite comme une respiration sereine, comme un écho aux *Arte moriendi*, ces traités des siècles passés sur l'art du bien mourir.

À L'ÉTAGE DES AUBERGES

Avec des fruits secs en poche, Rousseau et Robert Walser pour compagnons, une tablette sur laquelle il tape le soir les notes du jour, Jean Prod'hom traverse donc les villages, suit les cours d'eau et les lacs, dort à l'étage des auberges ou dans des caravanes à côté des fermes. Il a mis le cap vers «ces terres du Nord que les hommes ont trop souvent désertées, là où le présent bégaie, l'avenir hésite et le passé s'attarde comme un point d'orgue». Le Riau-Dizy, Dizy-La Sarraz, La Sarraz-Chavornay, Chavornay-Yverdon, Yverdon-Portalban… Au rythme très humain de la marche et du souffle, il cueille du regard ce qui s'offre, y accroche méditations et rêveries. A la façon de W. G. Sebald, cité en exergue, l'auteur se laisse guider par le hasard un peu comme «un chien qui court dans un champ» mais qui, «invariablement, trouve ce qu'il cherche».

Car au fil des jours, sous les ciels souvent bas de novembre, au travers du filet des mots et des ressacs de la mémoire, par-delà la fatigue qui saisit les muscles à la nuit tombée, une question pointe sans qu'il faille la formuler en pleine lumière: comment parvenir à être un passant du monde et au bout du compte un passeur aux générations qui suivent? Tout le texte est ainsi construit sur une vaste trame rendue invisible par le travail d'écriture, traversée en son centre par le chemin qu'emprunte le marcheur mais ramifiée en une multitude de strates (géographiques, historiques, sociales) d'où surgissent des leitmotivs. Comme le chardonneret posé sur la couverture du livre, avec ce rouge à la tête, ce bleu et ce jaune pétard aux ailes, qui virevolte tout au long du voyage jusqu'à se poser, à la fin, sur la toile de la *Madone aux fraisiers*, exposée au Kunstmuseum de Soleure.

La disparition des oiseaux hante *Novembre*. Tout comme la raréfaction des friches, des broussailles, l'éradication des marais, ces zones de flottement, ces entre-deux, ce désordre. La correction des eaux du Jura au XIXe siècle a bouleversé le paysage et la vie des habitants du Seeland au prix de travaux pharaoniques et de l'extinction massive de la faune et de la flore. Jean Prod'hom sillonne les anciens lits des rivières détournées, visite les usines d'extraction du jus de betterave sucrière. Il rend aussi visite aux anciennes colonies pénitentiaires, ces lieux d'utopie, où l'on voulait à encore ramener les egarés, les laissés-pour-compte, dans le bon ordre des choses. Or comment faire une place à l'altérité, comment ne pas la parquer?

Arrivé à Bienne, ayant reçu le SMS de l'infirmière qui veillait sur S., l'auteur prend le bateau pour rentrer et commence à descendre le canal de la Suze. Il ne le sait pas encore mais la neige se mettra à tomber lorsque le bateau accostera à La Tène. Mais le lecteur sait, lui, qu'il est entré en contact, avec *Novembre*, à pas menus, avec cette part de l'existence qui circule au dedans et qui relie les vivants, au cœur des broussailles, lorsque deux mains se touchent ou lorsqu'un renard soudain se retourne et vous fixe.

OSCAR, LE CHIEN

On est allé rencontrer Jean Prod'hom au Riau où il habite et d'où partent tous ses textes, comme des traces laissées dans la neige. Oscar, le chien, piaffe tandis que l'on marche à l'orée de la forêt qui borde la maison. Lausanne est à 25 minutes à peine, mais on a l'impression d'avoir basculé ailleurs. En 2008, à la suite d'une expérience d'écriture avec ses élèves, Jean Prod'hom débute un blog, Les Marges.net. Chaque jour un texte, chaque jour une tentative d'«élargissement du poème» pour reprendre les mots de Jean-Christophe Bailly, autre inspirateur. C'est là que les éditeurs Jasmine Liardet et Pascal Rebetez, à l'enseigne de la maison D'autre part, découvrent l'écrivain-marcheur.

La rencontre débouchera sur un premier livre, *Tessons*, pépite de l'année 2014. Sans qu'il sache pourquoi ni qu'il soit nécessaire de le savoir, Jean Prod'hom a commencé à ramasser les tessons sur les grèves et les plages. Un peu le long du Léman mais bien plus loin aussi, au gré des étés. L'île de Sein, le phare d'Eckmühl, l'Idroscalo à Ostia, la Loue, autant de lieux où ces «restes de la vaisselle du monde» se laissent porter par l'épaisseur du temps, au gré des flots. *Tessons*, en une suite de textes courts, de fragments, est venu ponctuer cette quête sans but si ce n'est le ravissement de la trouvaille, la possibilité de glisser au creux de la main «ce qui fait tenir un instant encore ce qui disparaît». Puis *Marges*, aux Éditions Antipodes avec une postface de François Bon en 2015, a réuni une sélection des près de 3000 textes du blog.

Oscar gambade et dessine de vastes cercles dans la neige. A l'image d'une écriture qui avance par échappées pour mieux voir ce qui palpite à portée de pas. Pour mieux faire place au vivant.

Genre | Récit
Auteur | Jean Prod'hom
Titre | Novembre
Éditeur | D'autre part
Pages | 320

DU POUVOIR DES OBJETS

PAR JOHN E. JACKSON

Philippe Hamon questionne le rôle des descriptions dans le roman

Un très joli titre, une réflexion aussi informée qu'intelligente: le dernier livre de Philippe Hamon a tout pour séduire. *Rencontres sur tables et choses qui trainent. De la nature morte en littérature* est à la fois l'exploration précise d'un des problèmes fondamentaux de tout roman – le problème de la description – et l'analyse d'un fait historique qui continue à nous concerner au premier chef: l'importance des objets dans notre univers de représentation. Prenez en effet un roman classique, *La princesse de Clèves*, par exemple. Vous n'y trouverez pratiquement pas une seule description d'objet. Un tel récit ne fait fond que sur la présentation d'un cadre social, l'interaction des personnages et l'analyse des sentiments qu'ils éprouvent. Prenez à présent un roman de Balzac, de Flaubert ou de Zola: vous n'en lirez guère de pages qui ne contiennent au contraire des descriptions. Il y a là un phénomène historique, qui dénote à la fois l'industrialisation du monde objectal et sa réduction au statut de marchandise.

TENSIONS SOCIALES

Comme on l'a montré depuis longtemps, c'est le XIXe siècle qui a été le théâtre d'un tel phénomène comme c'est lui qui a peut-être le mieux donné à voir comment, sous la pression des tensions sociales, les personnes pouvaient à leur tour devenir des objets. Félicité, dans *Un cœur simple* de Flaubert, semble «une femme en bois, fonctionnant d'une manière automatique». Le corps de la Nana de Zola devient tout entier un objet. L'aliénation sociale, économique des personnages se traduit en ce que Marx analysait à juste titre comme processus de réification. La tendance a persisté: pensez au roman de Perec intitulé *Les choses* (1965) ou à celui de Clause Simon, *Leçon de choses* (1985).

Dans un tel contexte, la notion de «nature morte» revêt un statut intéressant. Comme Philippe Hamon le montre, elle synthétise les problèmes inhérents à toute description narrative en les portant, si l'on peut dire, à la puissance deux: comment l'auteur s'y prendra-t-il à la fois pour justifier sa description, pour l'empêcher de nuire au désir du lecteur d'avancer dans «l'histoire» racontée et donc pour faire en sorte qu'elle ne soit pas simplement «sautée» dans le cours de la lecture?

NATURE MORTE

L'expression de «nature morte» fait problème. Le néerlandais *stillleven*, l'allemand *Stillleben* ou l'anglais *still-life*, «vie silencieuse», font signe vers la vie alors que l'expression française met l'accent sur la «mort». En peinture, le genre naît à la Renaissance dans la peinture hollandaise et flamande, et trouvera son sommet, peut-être, chez Chardin au XVIIIe siècle. Mais une «nature morte» picturale est une totalité en soi alors que dans un récit son homologue narratif, s'il est légitime de l'appeler ainsi, n'est qu'un moment de l'ensemble du récit. On comprend sans peine dès lors que la fonction d'une nature morte dans un récit est, ou du moins devrait être, de moduler sinon l'intrigue en elle-même, du moins son «atmosphère» ou sa «signification». Le grand mérite de Philippe Hamon est d'analyser avec infiniment de finesse les nuances d'une telle modulation. Sa virtuosité de spécialiste du roman lui vient ici en aide. Sans jamais se montrer dogmatique, son étude constitue, à n'en pas douter, une mise au point qui fera date désormais.

Genre | Essai
Auteur | Philippe Hamon
Titre | Rencontres sur tables et choses qui trainent. De la nature morte en littérature
Éditeur | Droz
Pages | 252

FUTUR ANTÉRIEUR

COMMENT BIEN VIEILLIR SUR LES RÉSEAU X SOCIAUX?

PAR GAUTHIER AMBRUS

Le Ten Years Challenge, petite dernière des modes passagères sur le Net, pose le défi de faire le bilan du temps écoulé. Pour avancer ou pour revenir indéfiniment sur ses propres pas?

Comment vieillir sur internet? Avec son horizontalité, la Toile donne l'impression trompeuse d'un continent installé hors du temps, comme si le fait que tout s'y conserve pouvait mettre entre parenthèses les mutations du monde extérieur. Est-ce pour corriger cette sensation qu'est né le Ten Years Challenge, la petite dernière de ces modes passagères, et plus ou moins spontanées, qui courent sur les réseaux sociaux? Le défi cette fois est tout personnel: poster côte à côte deux photos de soi, l'une d'aujourd'hui, l'autre d'il y a dix ans, comparer et en tirer les conséquences. On prétexte la volonté de faire le bilan des dix années écoulées – si vite d'ailleurs qu'elles sont presque passées inaperçues, tant les réseaux sociaux fonctionnent dans l'instantanéité –, histoire de montrer les progrès accomplis, ou à l'inverse une remarquable fidélité à soi: carrière, vie personnelle, simple apparence physique. Et les risques de collision narcissique?

Le procédé fait penser aux montages troublants du graphiste hollandais Ard Gelinck, qui colle ensemble des clichés de célébrités photographiées à des âges éloignés pour en faire une sorte de diptyque intime où la personne se dédouble sous l'effet d'une distance intérieure. Et si, sous la sécurité affichée par le «tenyearschallenge», c'était l'inverse qui pointait?

> «– Tu aimes Julie, tu es mon fils. – Non tu es plus que cela, tu es moi, moi-même. – Tout t'appartient. – Tu es riche, très riche. – Tu as une campagne. – Des maisons, de l'argent comptant. – Laisse-moi rester auprès de toi, tu me donneras le pain de la charité dans mes vieux jours. – N'est-ce pas, tu le feras? Ne m'aimes-tu pas?»
>
> (E.T. A. HOFFMANN, «LE CŒUR DE PIERRE»)

PEUR DE L'AVENIR

Tirer une vieille photo des fichiers où elle dormait tranquillement et la remettre en circulation peut aussi signifier vouloir revenir en arrière dans sa vie, avec l'espoir de s'y réengager, d'en découvrir les potentiels abandonnés, peut-être aussi de comprendre ce qui n'a pas fonctionné.

Un conte d'Hoffmann, *Le cœur de pierre*, explore ces territoires improbables. On y rencontre un vieillard aigri qui a fait le deuil de sa vie depuis que la femme qu'il aimait a refusé de l'épouser, rebutée qu'elle était par sa peur maladive de l'avenir. Pour mieux tirer le rideau sur lui-même, il a fait édifier dans le parc de sa maison un monument funéraire en forme de cœur, qui est devenu son unique obsession. Au point de faire chasser de chez lui le jeune fils de son frère qu'il avait surpris en train d'y jouer imprudemment. Les années passent, et le vieil homme se replie toujours un peu plus sur son chagrin.

SCÈNE BIEN RÉELLE

Jusqu'à ce qu'un jour, une vision apparue aux abords du monument le cloue sur place: ne se voit-il pas lui-même, jeune et désespéré, exactement comme il l'était le jour où sa fiancée l'avait abandonné? On lui révèle que la scène est bien réelle. Le jeune homme en question n'est autre que son neveu, et la femme qui lui parlait la propre fille de celle qu'il avait aimée. Le vieillard se reconnaît alors dans cet autre lui-même, à qui il ouvre sa maison, pour se réconcilier avec son propre passé. La fiction incarne cette différence intérieure entre ce qu'on est et ce qu'on a été, en imaginant une figure de double qui permet de raccorder ces deux parties de soi. Mais cela passe par l'accueil d'une altérité grâce à laquelle le personnage échappe aux vertiges du solipsisme. Plus limités dans leurs moyens, les adeptes du «tenyearschallenge» essaient de chercher celle-ci à l'intérieur d'eux-mêmes, sans guère d'espoir de la trouver. Mais par ce biais, ils dotent au moins les réseaux sociaux d'un vernis d'humanité.

Chaque semaine, Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement pour le mettre en résonance avec un texte littéraire ou philosophique.

MEILLEURES VENTES EN SUISSE

Fnac/Semaine du 4 au 8 février 2019

1. **A nous la liberté!** C. André, A. Jollien, M. Ricard L'Iconoclaste
2. **Sérotonine** M. Houellebecq Flammarion
3. **The Promised Neverland T6** K. Shirai/P. Demizu Kazé
4. **Paris 2119** Zep/D. Bertail Rue de Sèvres
5. **L'outsider** S. King Albin Michel
6. **Katanga T3: Dispersion** F. Nury/S. Vallée, Dargaud
7. **Dragon Ball Super T6: Le rassemblement des super combattants!** A. Toriyama/Toyotaro Glénat
8. **Blake et Mortimer T25: La vallée des immortels** Y. Sente/T. Berserik/P. Van Dongen, Blake et Mortimer
9. **Cupidon a des ailes en carton** R. Giordano, Eyrolles/Plon
10. **Devenir** M. Obama, Fayard